

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 12

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190963>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Eboulement en Rochette en 1749.

On nous communique un mémorial de famille, commencé à Pully vers le milieu du siècle dernier, et dans lequel nous trouvons la relation suivante qui nous montre que le vignoble de Rochette, si éprouvé l'an passé, a été, à diverses époques, dévasté par des glissements de terrain. Nous reproduisons textuellement :

Le 11 juin 1749 il s'est fait un terrible Eboulement en Rochette, dont il y a eut environ une pose de celle que je cultive de L.L. E.E. c'est Eboulée, et pour la rétablir LL. EE. me laisse jouir neuf an, plus mon accordé environ deux ouvrier ou celle de messieurs de la Seigneurie de Payerne était placée et pour récompense LL. EE. mon accorder un Sac de moitier outre la jouissance de neuf an mais le Sac de moitier ne sera livré qu'au bout des 9 an, le même jour de leboulement je parti pour Payerne pour emporter les nouvelle a Monseigneur le Gouverneur de Buren, il a eu le cœur si dur que jamais il ne me voulu rien accordé pour mes journée.

Memoire de ce que jy recueillay chaque année.

En 1750 pas un pot de vin.

En 1751 environ 15 pots de vin.

En 1752 environ 6 pots à cause de la graille.

En 1753 environ 20 pot.

En 1754 environ 3 Setier.

En 1755 environ 7 Setier.

En 1756 environ 9 Setier.

En 1757 environ 6 Setier.

En 1758 environ 9 Setier.

Nous trouvons dans un journal de 1856 les couplets suivants, inspirés par le conflit entre la Suisse et la Prusse, au sujet de l'ancienne principauté de Neuchâtel, et qui, sans l'intervention de Napoléon III, nous aurait poussé à une guerre dont nul ne pouvait prévoir l'issue.

Ce qu'il y a d'étrange et de vraiment amusant dans ces couplets, c'est

la confiance illimitée, et les illusions que nous nous faisons généralement alors sur nos propres forces militaires :

Les Suisses en 1856.

(Air : *T'en souviens-tu ?*)

Le peuple entier accourt sous les bannières,
 Pour repousser un injuste agresseur ;
 Dans tous les corps de nos troupes guerrières
 L'enthousiasme électrise les cœurs.
 Pour Neuchâtel et son indépendance,
 Nous braverons un glorieux trépas.
 Rois de l'Europe, ayez de la prudence :
 Le lion dort, ne le réveillez pas !

Nous saurons tous, si le canon se tire,
 D'où partira le premier coup de feu ;
 Mais le dernier ?... qui pourrait nous le dire ?
 Nous combattrons à la garde de Dieu.
 Et résignés, faisant fi de la vie,
 Nous soutiendrons les plus rudes combats.
 L'homme est petit, mais grande est la patrie :
 Le lion dort, ne le réveillez pas !

Qu'avons-nous fait pour exciter la haine
 Des bataillons qu'on lance contre nous ?
 Nous sommes prêts pour la lutte prochaine ;
 Devant Dieu seul nous plions les genoux !
 Si la victoire est pour la juste cause,
 Au Champ-de-Mars elle nous tend les bras.
 Une bataille est pour nous peu de chose :
 Le lion dort, ne le réveillez pas !

Tous à l'envi dans cette guerre inique
 Les fils de Tell rempliront leur devoir ;
 L'appel sacré de notre république
 Les réjouit et comble leur espoir.
 Dans tous les temps et dans les jours de crise,
 Quel ne fut pas l'élan de nos soldats !
 Tous pour chacun, c'est toujours leur devise :
 Le lion dort, ne le réveillez pas !

Qui ne connaît la valeur déployée
 A Morgarten, à Sempach, à Grandson,
 Où des tyrans la troupe soudoyée
 Reçut alors la plus dure leçon ?...
 Faits glorieux que célèbre l'histoire,
 Vous pourriez bien renaitre dans ce cas.
 Nous compterons de plus une victoire :
 Le lion dort, ne le réveillez pas !

Décembre 1856.

H. S.

Un écrivain actuellement fort goûté, M. Pierre Loti, nous donne, dans son dernier ouvrage, un charmant souvenir de son voyage au Japon, par la peinture de l'étonnante révolution qui s'est produite dans les mœurs de ce pittoresque pays, et donne un regret aux belles robes bariolées, aux gentilles maisons de papier, aux temples pleins d'idoles bouffonnes...

À présent, d'affreux couplets

européens habillent les Japonais, les tramways traversent les rues où se bâtissent de laids immeubles, et la lumière électrique éclaire des maisons de banque, placées à côté des antiques pagodes.

M. Pierre Loti s'est trouvé au Japon à l'heure la plus curieuse de cette évolution, celle où les habitudes européennes commencent à entrer dans les mœurs, sans que, toutefois, on se fût débarrassé encore de quelque gaucherie dans les costumes adoptés, sans qu'on oubliât tout à fait les vieux usages.

Il a fait ainsi l'amusant tableau d'un bal officiel, où l'habit noir était de rigueur, où les dames étaient habillées de toilettes parisiennes. Mais il arrivait souvent que les invités, malgré leur tenue de soirée moderne, se saluaient encore à la japonaise, par mégarde, en se mettant mutuellement les mains sur les genoux ; que les mets offerts restaient intacts, parce qu'on ne savait pas trop se servir d'une cuiller, et que les élégantes de Yeddo s'embrouillaient dans les quadrilles et les valse appris de la veille, en perdant la mesure.

Ce n'est guère que dans les campagnes qu'on peut retrouver la vie ingénue d'autrefois, le vieux Japon. Aussi est-ce là que se passe la plaisante petite aventure qu'il rapporte.

Il se rendait dans l'intérieur de l'île de Nippon, suivi d'un matelot de son navire qui l'accompagnait dans son excursion.

Il longeait une route, toute bordée de maisonnettes rustiques, entourées de jardinetts. De temps en temps, à un angle de chemin, il rencontrait un petit « Bouddha » de granit, abrité sous un toit de bois et portant au cou des collerettes de soie, don des fidèles. C'était un Japon tout-à-fait patriarcal que celui qu'il traversait là.

Il voyageait dans un de ces petits chars qui traîne un homme-coureur, un « djinn », et il regardait avec indifférence le paysage, un peu monotone, qui se déroulait devant lui, lorsque ses regards furent tout-à-coup attirés par un étrange spectacle.

C'était si étrange, en effet, qu'il interpella son compagnon et qu'il lui demanda s'il ne rêvait point...

Mais non ! c'était bien la réalité !

Le matelot poussa comme lui un cri d'étonnement et eut un si bel accès d'indignation qu'il fut sur le point de descendre de voiture et d'intervenir.

Devant une maison isolée, avec un cynisme tranquille, un vieux et une vieille faisaient cuire (pour les manger, sans doute) deux petites filles.

Il n'y avait point à en douter : une grande cuve de bois pleine d'eau était près d'eux, posée sur un trépied, au-dessus d'un feu de branchages très clair.

Et — dedans — deux toutes petites filles, dont les têtes apparaissaient encore, émergeant à travers une légère fumée.

Quelle était cette scène atroce de cannibalisme ?

Et ce pays avait l'air si tranquille, les habitants en semblaient si doux !

Et c'est qu'ils ne se gênaient point, les deux vieux ! Ils faisaient leur atroce cuisine en plein air, ils remettaient du bois sur le feu ! Et ils riaient — à la pensée, vraisemblablement, du cruel festin qu'ils se préparaient.

Cependant, les « victimes » ne poussaient pas de cris, leur « supplice » ne leur paraissait pas autrement douloureux...

Et les voyageurs s'aperçurent avec étonnement que, elles aussi, elles riaient et qu'elles semblaient même fort gaies.

Que se passait-il donc ?

Un des coureurs donna rapidement une explication qui amusa fort aussitôt les deux Français de leur méprise.

En regardant cette scène avec plus d'attention, ils reconnurent d'ailleurs qu'elle n'avait rien de tragique.

Les deux petites filles prenaient un bain, tout simplement, à la mode du pays, et les vieux, leurs grands parents, réchauffaient l'eau, à mesure, afin qu'elles ne se refroidissent point.

Avec une souriante bonhomie, ils contemplaient leurs ébats, et les fillettes dansant, plongeant, s'éclaboussant, se trouvaient fort à leur aise dans l'eau tiède.

Comme il faisait beau, le bain avait été préparé devant la maison.

Et c'était là tout le mystère de cette espèce de pot-au-feu redoutable.

La forme de la cuve, le feu lent brûlant au-dessous avaient causé toute l'erreur.

(Petit Parisien.)

L'assermeintachon d'ao Grand Conset.

La senanna passâ, onna né que mē develessé po allâ drumi, po que ma fenna pouessé mē repētassi mon mouleton, lài dio dinsè : Clliaô dē la mairon nâovo que bragont tant po cein que sont d'apareint âo conseiller, volliont allâ à l'assermeintachon pē Lozena. Ora que noutron névâo Jules a étâ nommâ, n'ein atant dē drâi dē bragâ quē leu, et mē tsapērâi dē lài allâ assebin.

— Te faré bin, se mē repond la Marienne; et quand y'é vu que l'étâi d'accœo, kâ faut adé êtrê d'accœo avoué son gouvernēmeint, vo cheinti bin que y'é vito étâ décidâ; assebin, demâ matin, y'é gouvernâ dē boun'hâora, mē su razâ, et après m'êtrê revou, y'é appliyi la cavala et y'é modâ. Lo névâo étâi dza parti lo dzo dévant.

Quand y'é étâ arrevâ à Lozena et que y'é z'u déplyi tsi François Emery, à l'hôtê dē France, y'é trait ma roulière, posâ mē n'écourdjâ, bu quartetta, et su z'u contrê lo tsaté.

Ein passeint su la Ripouna, lài avâi on bataillon avoué lo drapeau vaudois, onna compagni dē gendarmes et la musiqua militère qu'allâvont tambou baitant dâo coté dē la Bârra. Lài avâi assebin duè cobliès dē tsévâux dza tot eimborellâ avoué dou âo trâi sordâ dâo trein. Y'é sédiu tota cllia beinda et quand ne sein arrevâ dévant la vilhie caserna N° ion, lài avâi on mondo ! mâ on mondo ! pi qu'à 'na faire d'Etsalleins. Adon on a fé mettrê lē militéro su dou reings; onna reintse que tēgnâi du la Tornalèta tantquē su lo pas dē porta dē la granta Cathédérâla, et l'autro dē la part delé dē la tserrâire, dâo coté dē tsi Bize, qu'on arâi de duè grantés z'adzès, et lo mondo sē tēgnâi pē derrâi, po vairê passâ la pararda, et on restâvê quie sein remoâ.

Au picolon dē dix z'hâorès et on quart à ma montra, totès lē cllioisès dē la Cathédérâla sē sont messès à senailli, qu'on arâi bo et bin cru qu'on senâvê âo fû se n'avâi pas étâ l'assermeintachon, et on a coumeinci à vairê budzi per amont, vai lo tsaté. C'étâi lē tambou et la musiqua qu'ein avâi einmodâ 'na tota galèza, que vegnonnt avau; et après leu on ploton dē militéro avoué lo drapeau, lo Tribunat cantonat avoué sē dou sergents; poui lē z'hussiers avoué lâo patalons blicans et lâo vestès verdès, qu'on arâi de dâi maréchats dē France avoué lâo copabise et cé bocon dē bou verni que portavont coumeint onna tsandâla. Drâi derrâi leu, vegnâi lo président dâo Conset d'Etat et lo syndiquo dē Lozena, et ti lē grands conseillers

dâo canton, que ma fâi ne sé pas vo derê l'effê que cein fasâi dein lo tieu dâi bons Vaudois dē vairê ti clliaô grands citoyeins qu'on vâi adé lâo nom su lē papâi, et qu'êtiont ti méclliâ: radicaux et ristous; conseillers d'Etat et paysans; colonets et bou-tequi; vilhio et dzouveno. C'étâi ma fâi bio. Et Jules ! que martsivê découtê on conseiller nationat ! Lē ge mē razavont.

Quand l'ont ti étâ dein la Cathédérâla, lo ministrê a fé lo prédzo; mâ on prédzo que se lē conseillers l'ont attiutâ, et se volliont fêrê coumeint lo ministrê lâo z'a de, n'ia rein à risquâ po lo canton, et tot aodrâ bin. Après cein, lo syndiquo dē Lozena, qu'est assebin coumeint quoui derâi bin lo syndiquo dâo Grand Conset, vu que l'est président, a liaisu oquiê coumeint quiet lē conseillers dussont derê que volliont fêrê dinsè, et lo chancelier (pas Bismarque, mâ lo nouôtro, lo coumandant dē la duè) a criâ lo rolo, et ti lē conseillers, lē z'ons après lē z'autro ont du sē lèvâ et derê: Je le promets ! ein léveint lē dou dâi dē la man drâite, tot coumeint lē trâi Suisses dâo Gruteli.

Et tandi ce teimps, on oïessâi lē débordenâiès dē duè pices dē canon, que cein fasâi, ma fâi, dâi rudès zonnâiès.

Ah ! non de non ! coumeint mon tieu borattâvê quand y'é oïu criâ Jules, mon névâo, et que m'a fé pliési dē lài ouêrê repondrê cranameint: Je le promets ! et na pas : présent ! coumeint à on asseimbliaie dē la fretéri.

Après cein, la musiqua ein a djuï iena, lo ministrê a de: « Allez en paix, » et l'assermeintachon étâi fête. Lē conseillers sont retornâ âo Grand Conset, lē sordâ ont étâ licenciysi vai la Grenetta, et tsacon est z'allâ bâirê on verro po sē retsâodâ on bocon, kâ ne fasâi rein tant tsaud à l'église.

La bouillotte.

Un chef de gare nous raconte cette amusante histoire, qui a le mérite d'être parfaitement authentique.

Il n'y avait encore que très peu de temps que les wagons de la Suisse-Occidentale étaient pourvus de bouillottes pour l'hiver, et le secrétaire municipal d'une commune dont nous taisons le nom, ne connaissait pas encore ce nouveau genre de chaufferette. Aussi, un jour qu'il se trouvait dans le train, regardait-il avec une vive curiosité un voyageur de commerce se chauffant les pieds sur la bouillotte du compartiment.

Au bout d'un certain temps, il dit à son vis-à-vis: « Vous avez là quelque chose de bien commode, mossieu. »